

- Pages cliniques -

MON VISAGE DE PÈRE

Véronique Sidoit

La pratique en institution pose avec acuité les enjeux de la confrontation entre différents discours, notamment lorsqu'un même patient est suivi par un psychiatre et par un analyste. La question du diagnostic peut se soulever de façon cruciale et refléter cette divergence entre une pratique qui se veut de plus en plus « objective » et une clinique sous transfert. Le discours analytique, en mettant la cause du sujet en place d'agent permet un diagnostic qui concerne la position du sujet dans la "relation à l'Autre où l'être trouve son statut"¹, c'est-à-dire sa position dans le fantasme et son lien à l'objet, soit un repérage de la structure du sujet. Nous savons tous l'importance de ce diagnostic de névrose ou de psychose, déclenchée ou non, tout comme nous savons aussi qu'il n'est pas toujours simple à établir ; ainsi Alice que j'évoquais lors d'un après-midi organisé par le Forum Paris-Région-parisienne², et pour laquelle je m'étais attachée à retracer les différents mouvements qui avaient permis un repérage structural de psychose.

Plus d'un an après se pose à nouveau la question du diagnostic d'Alice. Dans l'expectative, la psychiatre qui la reçoit attend de la psychanalyse un éclairage et une perception de ce qui se joue là où l'approche psychiatrique est en impasse. Car si la question de la structure ne se pose plus, celle de l'organisation de la psychose d'Alice mérite débat.

Lorsque je la reçois, Alice se plaint d'un certain nombre de symptômes : spasmophilie, tétanie, moments ponctuels mais sérieux d'anorexie, fatigue et crises d'angoisse. Elle évoque une stérilité, disant que pendant sept ans elle et son mari ont essayé en vain d'avoir un enfant,

¹ Lacan J, "La direction de la cure et les principes de son pouvoir", in *Ecrits*, Seuil, Paris, 1966, p. 613

² Forum Paris-Région-parisienne, "Le diagnostic, à quoi ça sert ?", juin 1999 à Saint-Germain-en-Laye.

enfant qui est arrivé par surprise deux ans après qu'ils ont accepté l'idée de ne pas en avoir. Son fils a tout juste sept mois. Sujette déjà auparavant à quelques malaises, elle précise que lors de sa grossesse les crises de spasmophilie et de tétanie se sont amplifiées, et dit que depuis l'accouchement elle est déprimée.

Pendant quelque temps, elle vient, de façon très irrégulière, se plaindre. Sa plainte porte essentiellement sur ses manifestations somatiques qu'elle me décrit longuement, elle pleure beaucoup, a honte, dit-elle, de ce qui lui arrive et demande de façon récurrente si "c'est normal". Il faudra plusieurs mois pour qu'Alice quitte un discours normatif et empreint de réticence et livre ce qui est sa certitude : elle doit "partir", elle se donne "un sursis de vie". Elle est inutile, ou "utile à rien", sa vie n'a pas d'importance, elle ne compte pas, n'a jamais compté ; d'ailleurs, elle n'aurait "pas dû naître", reproche qu'elle adresse de temps à autre à sa mère. Elle m'explique qu'elle ne voulait pas d'enfant et qu'elle prenait la pilule en cachette parce qu'elle savait qu'avoir un enfant l'obligerait à différer quelque peu son départ et qu'elle devrait encore supporter "la tristesse de la vie". Si ces idées de mort existaient bien avant la naissance de son fils, c'est toutefois trois mois après celle-ci qu'elle tente pour la première fois de passer à l'acte par pendaison. Si son fils l'oblige "à survivre", le risque d'un passage à l'acte suicidaire est malgré tout toujours présent, voire celui d'un "suicide altruiste" lorsque des événements de la réalité viennent renforcer ses convictions délirantes "je veux en finir, moi et David, je veux pas qu'il connaisse ce que j'ai connu, la misère".

Craignant de ne pas arriver à l'élever, elle lui demande parfois s'il "ne veut pas une autre maman", propos qui lui échappent, dit-elle, pour lesquels elle s'en veut après-coup et qui la confortent dans l'idée de son incapacité auprès de son fils ; de même, elle se demande si son mari ne serait pas mieux avec une autre femme, plus belle, souriante, qui saurait parler... En larmes très souvent, elle me prend à témoin de l'extrême de sa souffrance "si vous saviez comme j'ai souffert. Je ne sais pas si beaucoup de gens ont souffert autant que moi", une souffrance passée qui se confond avec le présent, que chaque événement lui fait revivre avec autant d'acuité, dans une sorte de suspension temporelle.

Cette coalescence du passé et du présent est tout à fait remarquable, prégnante dans son discours ; le défaut de la fonction symbolique de la temporalité, "la rétroaction du signifiant"³ semble avoir figé tous les événements de sa vie dans l'a-temporalité du réel.

La fixité de ces énoncés, leur répétition de façon très intense ou dans un détachement alarmant, la certitude inexorable qu'elle doit mourir, le suspens du temps, l'auto-dévalorisation et la perte d'estime de soi allant jusqu'à la volonté de disparaître, "de s'effacer", tous ces

éléments peuvent évoquer la mélancolie... Mais sont-ils pour autant paradigmatiques de celle-ci ? Ne peuvent-ils être les manifestations d'un trouble dépressif de l'affect dans une structure psychotique ? Quel est le ressort de cette volonté de mourir, qu'est-ce qui la détermine dans cette position ?

Freud introduit comme point nodal de la mélancolie la perte de l'objet avec, par régression, une identification narcissique à cet objet perdu, *"L'ombre de l'objet tomba ainsi sur le moi qui put alors être jugé par une instance particulière comme un objet, comme l'objet abandonné"*⁴. Les auto-reproches que cette instance particulière, le surmoi, infligent au moi ainsi modifié visent en fait l'objet perdu et témoignent de cette identification.

Abordons ces mécanismes par ce biais de l'auto-accusation ; dans son discours, cette dimension n'apparaît guère, au contraire ; elle, elle est si "gentille", toujours présente, toujours aidante, toujours prête à se sacrifier pour l'amour de sa mère qui, elle, affiche une nette préférence pour sa sœur... Et Alice a beau dire "parce que moi je me sentais coupable, pour moi, tout était de ma faute", il reste très difficile de savoir de quoi elle s'accuse, de quelle faute elle est coupable, sinon d'être "le portait craché de son père" selon les propos de sa mère et de son beau-père, pousse-à-l'identification de la part de l'Autre maternel qui a fonctionné si bien que, dit-elle, "dans la glace, je voyais mon père... je passais des heures à me détester, je détestais mon père, je savais pas à quoi il ressemblait, alors..." et qu'elle fait régulièrement des demandes de chirurgie esthétique pour modifier son nez, trait du père stigmatisé dans le surnom "gros nez" que sa famille lui avait attribué.

De son père, Alice n'a que peu de souvenirs ; une visite avec "une femme en manteau de fourrure" peu avant le divorce parental lorsqu'elle était à l'hôpital, et surtout deux papiers, l'analyse sanguine qu'il a demandé à sa naissance, condition préalable pour qu'il la reconnaisse et l'acte d'abandon signé lorsqu'elle avait 3-4 ans. La demande adressée à la science par le père d'attester de sa paternité témoigne d'une atteinte du lien symbolique de filiation ; s'il y a filiation, elle reste réelle de par le sang, son désir n'est impliqué ni dans son rapport à sa fille (l'acte d'abandon quelque temps après), ni dans celui à sa femme (le divorce). Mais elle témoigne aussi d'une faute potentielle de la mère, faute dont elle serait le produit... qu'elle incarnerait ? Peut-on situer là quelque "faute" qu'Alice reprendrait à son compte ? Son existence même serait la faute, d'où ce "je n'aurais pas dû naître" répétitif ? Cela peut être une lecture.... Il est possible aussi d'envisager "la faute" comme étant celle du père, ce père qui n'a

³ Lacan J, "Position de l'inconscient", in *Ecrits*, Seuil, Paris, 1966, p. 839.

⁴ Freud S, "Deuil et mélancolie" in *Métopsychoanalyse*, Gallimard, Paris, 1968, p. 156.

pu l'inscrire dans une reconnaissance symbolique, un père qui a failli à sa fonction. Mais si cette "faute" est le propre de la psychose, est-ce vraiment la faute dont il s'agit dans la mélancolie ?

Si nous en restons aux propos d'Alice, il est à remarquer que, de son père, elle ne fait jamais état, sinon pour rapporter les propos de la mère qui, elle, fait porter "la faute" aux autres, et à certains en particulier. Selon cette femme, c'était un homme violent, intempérant, et surtout coupable d'avoir gâché sa vie à elle, pendant son mariage mais aussi après puisque c'est "par vengeance" qu'elle s'est remariée, pour lui prouver que même avec quatre enfants elle pouvait retrouver un homme, son mari actuel, véritable clone du premier, lui aussi violent et alcoolique. "Tout est de sa faute", tout comme celle des enfants d'ailleurs, puisqu'elle ne pouvait rester seule à les élever... Si Alice peut parfois émettre des réserves quant aux accusations et aux propos de haine de sa mère à l'égard de son père et s'en démarquer, le lien direct qu'elle établit sans aucun jeu possible entre les énoncés "c'est ma mère qui n'aimait pas mon père. Quand je me regarde dans la glace, je me fais horreur" témoigne de sa soumission au discours de celle-ci.

Alors, que dire de cette identification ? Une identification qui se déploie de façon prévalente dans le miroir, identification narcissique au père "perdu", "parti" dans sa petite enfance, père coupable de tous les excès (alcool, violence, femme)... S'agit-il de cette identification au père mort que Freud pose, dans un autre texte, comme condition de la mélancolie, "*le deuil du père primitif procède de l'identification (à ce mort), et nous avons démontré qu'une telle identification est la condition du mécanisme de la mélancolie*"⁵ ? Du fait de la forclusion du Nom-du-Père, ce père mort qui reste érigé dans sa dimension de réel, de jouissance, ne vient-il pas se précipiter pour elle dans une identification à un objet non symbolisé, sans représentation imaginaire, "je ne savais pas à quoi il ressemblait", dans une identification versus *das Ding* telle que Freud la développe dans "Deuil et mélancolie" ? Mais cette identification, répétitive et figée dans le discours d'Alice, est liée automatiquement aux propos de la mère qu'elle reprend sans aucune dialectisation ; le père n'a pas vraiment d'existence et ne semble pas être constitué en objet tel qu'aurait existé une "*forte fixation à l'objet d'amour*"⁶ alliée à "*une faible résistance de l'investissement d'objet*"⁷, condition nécessaire au mécanisme de régression libidinale et d'identification narcissique à l'objet. Cette

⁵ Freud S, *Vue d'ensemble des névroses de transfert*, Gallimard, Paris, 1998, p.42.

⁶ Freud S, "Deuil et mélancolie" in *Métopsychoanalyse*, Gallimard, Paris, 1968, p. 156.

⁷ Ibid.

insistance du discours de l'Autre m'incite plutôt à envisager qu'Alice est identifiée au père, non pas sur le mode mélancolique de l'identification à l'objet perdu mais en tant que désignée par la mère à cette place de l'objet fautif, l'objet qui doit partir, à l'égal du père. Elle le signifie d'ailleurs très directement lorsqu'elle s'exclame "elle disait que j'étais le portrait de mon père, quand elle me voyait, elle le revoyait lui, c'est pour ça que je veux en finir, que je veux partir". Entièrement soumise au discours de la mère, elle souscrit à cette identification tout en cherchant à s'en défaire par une atteinte du corps, qu'elle soit imaginée, "j'aurais un autre visage, un autre nez, ça changerait peut-être pour moi... Changer de tête... pour que je sois quelqu'un d'autre", ou effective, "il faut toujours que j'enlève quelque chose, que je retire quelque chose de moi, des cheveux, un bout de peau...", mise en jeu du réel du corps qui n'est pas sans évoquer la schizophrénie.

Par contre, les moments féconds se rapportent inmanquablement à la "perte" potentielle de deux objets qui sont là de façon prévalente dans son discours, sa mère et son fils. La moindre séparation fait pour elle perte et la propulse du côté de sa propre mort, "c'est dur de plus vivre avec ma mère, il manque quelqu'un, il manque quelqu'un dans moi... ma mère", "quand je mets David à l'école, il me manque une partie de moi"... S'agit-il de la perte du moi entraînée par la perte de l'objet ? Ou de l'impossibilité de se séparer de l'objet, de la non-extraction de celui-ci ? La formulation même fait pencher pour cette seconde hypothèse, et ses propos accompagnés d'une forte angoisse lorsqu'elle m'a confié son sachet de médicaments "c'est comme si vous m'aviez pris quelque chose dans moi. Vous l'avez, je ne l'ai plus" corroborent cette impossibilité de séparation entre A et (a), l'objet quel qu'il soit.

Voyons les déplacements et la réversibilité des positions entre elle, David et sa mère. Bien qu'elle ait déclenché sa psychose auparavant, c'est néanmoins la naissance de David qui a "tout chamboulé", l'a fait durablement "basculer". Jusqu'au déménagement d'Alice à quelques kilomètres du domicile de la mère, soit jusqu'à l'âge de un an de l'enfant, celui-ci n'était guère présent dans son discours, jamais nommé, c'était "le petit", un objet plutôt encombrant, réel, qui ne trouvait pas tellement à s'inscrire dans son économie libidinale. Depuis, "il est là", mais aussi bien dans un statut de grand Autre, glissement métonymique de la mère : "David me frappe, puis après il me dit pardon, c'est ce que maman faisait, après elle disait pardon... il me frappe, je me défends pas, je veux pas qu'il ait de mauvais souvenirs, moi maman me frappait, c'est pas des bons souvenirs", que comme support imaginaire à une "régression topique (massive) au stade du miroir". Alice, depuis que David a pris une consistance pour elle, "s'accroche" à lui et vit "une vie d'enfant" : " quand je suis avec lui, je

suis une petite fille... je veux avoir une enfance heureuse avec David". Plus qu'identifié à lui, ce qui nécessite un minimum d'écart, elle "est" une petite fille qui part "dans son monde" en refusant "la vie d'adulte". En permanence, les acquisitions que fait David la déstabilisent et la menacent de rester en plan : "David, il sait ça, moi j'apprends que maintenant, est-ce que je vais grandir comme lui ?" Son fils n'est pas un équivalent phallique, il est toujours objet réel, non sécable et toute tentative d'autonomie de "l'objet-David" est une menace de manque réel, non symbolisé. Nous pouvons d'ailleurs remarquer que ses impulsions hétéro-agressives envers lui, contre lesquelles heureusement elle lutte, remontent aux premiers pas de l'enfant. Mais si David glisse peu à peu en position d'Autre, ce dernier reste fondamentalement la mère, comme elle le dit très bien : "je fais tout ce qu'il faut, je l'aime beaucoup mais c'est pas interne, c'est un amour moins profond que pour ma mère".

Celle-ci, probablement psychotique, est une mère omniprésente et omnipotente, qui tient des propos terribles mais pour laquelle elle est toute dévouée, jusqu'à une position sacrificielle rappelant les propos de Lacan sur "la structure fondamentale de la folie (...) le moi primordial comme essentiellement aliéné et le sacrifice primitif comme essentiellement suicidaire"⁸. Ses propos – "plus elle me fait du mal, plus je me sens attirée... même si elle me fait les pires vacheries, j'ai besoin d'elle, je ferais tout pour elle", expression de la pulsion de mort – reflètent ce masochisme primordial dans lequel elle est prise sans recours, et son aliénation : "Avec ma mère, on ne faisait qu'une personne, maintenant c'est comme si je n'existais plus".

Depuis le déménagement, cette position "Un", bien qu'inchangée dans le fond, a vacillé, d'autant que la sœur, objet d'amour de la mère, est susceptible de venir à sa place. La séparation dans la réalité et "la préférence" affichée de la mère posent pour elle de façon réitérative, parce que sans inscription symbolique, la question du désir de l'Autre et ce qu'il en est de sa position d'objet pour l'Autre. "Le premier objet qu'il (l'enfant) propose à ce désir parental (...) c'est sa propre perte - Veut-il me perdre ? Le fantasme de sa mort, de sa disparition est le premier objet que le sujet a à mettre dans cette dialectique..."⁹. Pour Alice, cette mise en jeu ne peut se faire que dans le réel : "je partirai, comme ça elle verra qu'elle m'a perdue, elle se rendra compte que j'existais et qu'elle m'a perdue". A cette tentative d'inscription dans le désir de l'Autre, la mère lui confirme qu'elle n'y est pas : "si je t'ai perdue c'est à cause de ta sœur... je n'aurai plus jamais une fille comme toi", ou comme nous l'avons vu, qu'elle y est côté désir de mort, en tant qu'identifiée sous le signifiant "partir".

⁸ Lacan J, "Propos sur la causalité psychique", in *Ecrits*, Seuil, Paris, 1966, p. 187.

⁹ Lacan J, *Séminaire XI "Les quatre concepts de la psychanalyse"*, Seuil, Paris, 1973, p. 194.

La marge de manœuvre du côté de la vie est très étroite pour Alice et si la mise en jeu de ce signifiant "partir" la pousse à poser la question de son existence dans une mise en jeu de la mort, elle a aussi recours à une activité délirante devant la glace où elle "part de l'autre côté", devenant ainsi une "autre personne", une autre Alice, aimable et aimée par une mère présente et silencieuse, seules toutes deux dans un monde entouré d'ombres... ou sa sœur dans laquelle elle pourrait aussi se réincarner, devenant ainsi l'objet aimé de la mère, ou un double avec lequel elle dialoguait longuement depuis l'adolescence et qui a pris corps de façon progressive jusqu'à un estompage de la frontière entre ce double et elle : "l'autre Alice, elle sourit, je suis avec elle, j'aime bien mon sourire quand je suis de l'autre côté". Ce "passage de l'autre côté du miroir" n'est pas une tentative de rejoindre ce qu'elle est comme objet *a*, mais vise *i(a)*, un moi-idéal dans lequel elle tente de se retrouver lorsque l'appel du vide se fait un peu trop sentir et que la désintégration corporelle schizophrénique l'envahit : "ça tremble de partout, mes jambes sont lourdes, mes bras sont coupés, c'est comme si mon corps n'existait plus".

Son engagement dans un travail de parole, qui s'est précipité dans une mise en jeu du transfert sous la modalité de "l'aveu de secrets" me constitue maintenant comme son interlocutrice, bien que "la voix" du double ne soit pas toujours d'accord, et je suis devenue "son amie... une vraie, pas comme l'autre personne". De ce fait, elle peut prendre appui sur ma "présence", réelle, téléphonique, voire hallucinatoire, ce qui la soutient dans les actes difficiles de la vie quotidienne (emmener son fils à l'école, affronter la menace de lâchage permanent de la mère...) et lui permet, en venant me parler, elle qui dit ne parler à personne, de tamponner un peu la jouissance qui déferle ; les hallucinations tendent à diminuer, ce qui n'est pas sans l'inquiéter quant à leur éventuelle disparition, et si elle m'annonce toujours son départ prochain, éventualité d'un raptus à prendre sérieusement en compte, l'effondrement dépressif qui induit et accompagne ses propos suicidaires peut faire place à des moments de rébellion, voire d'accusation de l'Autre.

Elle n'en est pas à constituer réellement un délire, ni même une métaphore délirante, ce n'est pas sa pente. Toutefois, des ouvertures se dessinent vers des "solutions" pacifiantes, telle l'introduction récente du père (mort) de son mari, dans un "dialogue", père garant selon le mari, que "ça ne se passerait pas comme ça", s'il était vivant.